

Lorsque le marchand américain Elkanah Watson débarque sur le sol anglais en septembre 1782, il décrit la mère patrie en ces termes : « This was the land of our rancorous foe and imperious tyrants; still, it was the land of our forefathers »<sup>1</sup>. Cette citation montre bien toute l'ambivalence de la relation entre l'Amérique et l'Angleterre au moment de la guerre d'indépendance, ainsi que le dilemme identitaire auquel étaient affrontés les Américains : proches de l'Angleterre de par leur langue, leur culture, leur système politique, social et économique, ils étaient cependant contraints de se détacher de ce pays qui les avait trahis en affirmant une identité nationale distincte. Nous sommes donc en présence d'une relation toute en tension, un mélange d'« hostilité et d'affection, de répulsion et d'attraction » vis-à-vis de cette nation à la fois parente et ennemie, même et autre<sup>2</sup>.

En suivant le parcours de deux marchands américains en voyage en Grande-Bretagne à la fin du XVIIIe siècle, nous étudierons la manière dont évolue leur perception des pays qu'ils visitent. Le premier de ces voyageurs, Jabez Maud Fisher, effectue son séjour en Grande-Bretagne au début de la guerre d'indépendance (1775-1776) alors que le second, Elkanah Watson, se rend dans le Vieux Monde à la toute fin du conflit (en 1780, puis à nouveau en 1783-1784). Nous nous interrogerons sur la manière dont ces visiteurs se définissent par rapport à la Grande Bretagne. Nous examinerons l'image qu'ils donnent des pays voisins, en particulier la France. Enfin, nous analyserons en quoi leur voyage les aide à se forger une nouvelle identité américaine.

Le conflit des colonies avec la mère patrie étant avant tout politique<sup>3</sup>, la déclaration d'indépendance n'entraîna pas de rupture des liens culturels entre les deux pays<sup>4</sup>. Rappelons que les colonies américaines au début du conflit présentaient de très fortes disparités et peu de points communs. Tout ce qui les rapprochait et qui aurait pu constituer une identité nationale (la langue, les institutions politiques, les libertés traditionnelles, la religion protestante et l'histoire) était hérité de l'Angleterre. Par ailleurs, comme l'ont montré les chercheurs John Murrin, Michael Zuckerman, Timothy H. Breen, Jack P. Greene et Peter J. Marshall, la révolution américaine n'a pas été le résultat du sentiment croissant d'une identité nationale distincte, bien au contraire. Tout au long du XVIIIe siècle et tout particulièrement dans les dix dernières années précédant l'indépendance américaine, loin d'affirmer leurs différences, les colonies se sont anglicisées et ont revendiqué haut et fort leur attachement à l'empire. En outre, jusque dans les premières années du conflit, la grande majorité des

---

<sup>1</sup> Winslow C. Watson, ed., *Men and Times of the Revolution : or, Memoirs of Elkanah Watson*, 1861, p.165. Abrégé par la suite de la manière suivante: MTR.

<sup>2</sup> Henry Steele Commager, ed., *Britain Through American Eyes*, London, The Bodley Head, 1974, p.18. Robert Ernest Spiller, *The Americans in England during the First Half Century of Independence*, New York, Henry Holt and Co., 1926, p.VII.

<sup>3</sup> Michael Zuckerman, "Identity in British America: Unease in Eden," in *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800*, ed. Nicholas Canny and Anthony Pagden, Princeton Univ. Press, 1987, p.115. Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies. » in Jack P. Greene and J.R. Pole, eds, *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*, Oxford, 1991, p.82. Henry Steele Commager, *Britain Through American Eyes*, op.cit., p.XX.

<sup>4</sup> Elise Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine, essai sur le discours idéologique aux Etats-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*, Paris, F. Maspéro, 1977, p.69.

colons refusait une rupture totale avec l'Angleterre. Ils s'opposaient au gouvernement britannique en se réclamant des droits traditionnels anglais (pas de taxation sans représentation), en demandant à jouir des mêmes privilèges que les autres Britanniques et n'exigeaient aucun statut spécifique en tant qu'Américains. Comme l'a écrit John Murrin, la révolution américaine fut donc une crise d'intégration plutôt que de désintégration au sein de l'empire britannique<sup>5</sup>.

Il semble utile de revenir sur les termes de « britannique » et d'« américain ». Dans *Britons, Forging the Nation*, Linda Colley décrit l'émergence d'une identité britannique entre 1707 et 1837, qui s'est forgée dans l'opposition avec un Autre français<sup>6</sup>. Mais les colons américains étaient-ils inclus dans cette définition nationale ? Si les populations indigènes (Amérindien, esclave noir) étaient aisément identifiées comme « autres » en terme de culture, de religion et de couleur de peau, le statut des colons européens en Amérique du Nord se révèle être beaucoup plus flou et problématique. La plupart des colons américains de l'époque considéraient qu'ils faisaient partie de la même nation que les Britanniques de la métropole, puisqu'ils partageaient la même langue, la même religion, les mêmes libertés et les mêmes origines. Cette vision était également celle de nombreux Britanniques<sup>7</sup>. Une telle identité impériale était parfaitement compatible avec un sentiment d'appartenance local. Ainsi, avant la révolution, George Washington définissait la Grande-Bretagne comme sa « nation » et la Virginie comme son « pays »<sup>8</sup>. Cependant, la distance géographique par rapport au centre de l'empire, la confrontation à un nouvel environnement sauvage et à des populations serviles et « barbares » avaient contraint les colons américains à s'adapter et donc à se distinguer de la mère patrie. A ce titre, ils apparaissaient aux yeux de certains Britanniques comme non seulement différents des habitants de la métropole mais aussi comme inférieurs : un peuple de sauvages, un mélange de criminels, d'Indiens et de Noirs, sans raffinement ni culture. Le voyageur Elkanah Watson rapporte une conversation surprise entre deux Anglaises lors d'un trajet en diligence en septembre 1783 :

I was highly entertained, with a conversation between two ladies, genteelly dressed, and evidently of a respectable class in society, in a coach, near London ; and I record it, as illustrative of the prevailing ignorance, in England, of the people and condition of America.

<sup>5</sup> John Murrin, "A Roof without Walls: the Dilemma of American National Identity," in Richard R. Beeman et al, eds. *Beyond Confederation: Origins of the Constitution and American National Identity*. Chapel Hill, London: University of North Carolina Press, 1987, pp.336-340. Michael Zuckerman, "Identity in British America", op.cit., p.133. Stephen Conway, "From Fellow Nationals to Foreigners: British Perception of the Americans, circa 1739-1783", *The William and Mary Quarterly*, Vol. 59, No. 1, January 2002, p.65. Susan Lindsey Lively, « Rediscovering Britain », Harvard University. Julie M. Flavell and Gordon Hay, "Using Capture-Recapture Methods to Reconstruct the American Population in London", *Journal of Interdisciplinary History*, vol 32, no 1, summer 2001, p.38. P.J.Marshall, "Britain and the World in the Eighteenth Century: Britons and Americans," *Transactions of the Royal Historical Society*, 6<sup>th</sup> series, 9, 1991, pp.2-6. Jack P. Greene, "Empire and Identity from the Glorious Revolution to the American Revolution", in P.J.Marshall, ed. *The Eighteenth Century*, vol.2 of *The Oxford History of the British Empire*, Oxford, 1998. T.H. Breen, "Ideology and Nationalism on the Eve of the American Revolution: Revisions Once More in Need of Revising", *Journal of American History*, 84, 1997.

<sup>6</sup> Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*, London, Vintage, 1992, p.5.

<sup>7</sup> Ibid, p.105. Jack P. Greene, "Empire and Identity", op.cit., p.222: "From this perspective, held by many people in Britain, the British Empire was "a free and virtuous empire, founded in consent and nurtured in liberty and trade", and colonists were "fellow-subjects" [Lord Baltimore, Speech, Nov 1739] who, "though living in different parts of the world", together with those who resided in Britain formed, as Young remarked in 1772, "one nation, united under one sovereign, speaking the same language and enjoying the same liberty."

<sup>8</sup> P.J.Marshall, "A nation defined by Empire", op.cit., p.220. John Murrin, "A Roof without Walls", op.cit., p.339. Michal J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », op.cit., p.73.

One remarked to the other, "I have seen a wonderful sight, a little girl born in a place called Boston, in North America ; and, what is very astonishing, but I pledge you my word it is true, she speaks English as well as any child in England ; and besides, she is perfectly white !" "Is it possible !" exclaims the other, in no counterfeit astonishment at the recital. Many of the people of England suppose us to be a nation of Indians, negroes, or mixed blood<sup>9</sup>.

A cette image négative s'ajoute un changement important dans le statut des colons américains à la fin de la Guerre de Sept Ans en 1763. Jusqu'alors, les possessions anglaises avaient été colonisées par des Européens qui formaient un ensemble plutôt homogène et compatible avec les valeurs britanniques. Mais l'acquisition de nouveaux territoires au Canada, dans les Caraïbes, en Afrique de l'ouest et en Inde entraîna une redéfinition de l'empire britannique. Pour préserver un ensemble aussi vaste, il fallait le contrôler davantage et s'assurer de la soumission des populations conquises par la force. De compatriotes, les colons américains sont donc devenus des sujets<sup>10</sup>. Quant au concept d'« Américain », c'est en Grande-Bretagne qu'il a vu le jour, avant qu'il ne soit repris par les patriotes américains. En effet, les Britanniques percevaient les colonies dans leur ensemble, sans en saisir les différences locales, contrairement aux colons américains qui, jusqu'à l'indépendance, ne se définissaient pas de manière collective<sup>11</sup>. Dans ce contexte, on comprend la difficulté de la jeune nation à se définir, déchirée entre son héritage britannique et son besoin de rupture, dans un souci d'affirmation de son existence. On prend également conscience de l'importance des voyages qui permettent aux visiteurs américains de se mesurer aux Britanniques.

Voyons à présent comment se présentent les deux voyageurs américains : quel rapport entretiennent-ils avec la mère patrie ? Profitent-ils de leur voyage pour souligner leurs différences et s'affranchir de la tutelle britannique ou au contraire, donnent-ils des preuves de leur attachement à la Grande-Bretagne ?

Il convient dans un premier temps de fournir quelques informations biographiques sur ces voyageurs. Jabez Maud Fisher est né à Philadelphie en 1750, dans une riche famille de marchands Quaker dont les origines remontent à la fondation de la Pennsylvanie<sup>12</sup>. Avec deux de ses frères, il secondait son père dans une entreprise très prospère d'importation de produits britanniques. Il partit pour l'Angleterre en 1775, à l'âge de vingt-cinq ans. Ce voyage avait avant tout une visée commerciale : c'était l'occasion pour le jeune marchand de rencontrer les partenaires de l'entreprise familiale, d'observer les centres industriels britanniques alors en pleine expansion et d'y établir de nouveaux contacts. Mais il s'agissait également d'éloigner le jeune homme des colonies où la tension politique montait de jour en jour. Les Quakers, qui étaient pacifistes et qui souhaitaient donc rester neutres dans ce conflit, s'attiraient la fureur des patriotes. En effet, pendant que Jabez Maud Fisher

---

<sup>9</sup> MTR, pp.218-219

<sup>10</sup> Linda Colley, *Britons*, op.cit., pp.101-105. Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners," op.cit., pp.65-100. Jack P. Greene, "Empire and Identity", op.cit., pp.224-227. Voir également T.H. Breen, « Ideology and Nationalism on the Eve of the American revolution : Revisions Once more in Need of Revising », *The Journal of American History*, June 1997, pp.26-31.

<sup>11</sup> John Murrin, "A Roof without Walls", op.cit., p.339. Voir aussi Michal J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », dans *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*, ed. Jack P. Greene et J.R. Pole, Oxford, 1991, p.73.

<sup>12</sup> Son arrière-grand-père, John Fisher, était arrivé sur le même bateau que William Penn.

parcourait les îles britanniques, sa famille fut victime de nombreuses persécutions : en 1776, les biens de l'entreprise furent saisis par l'armée continentale, en 1777, ses frères furent exilés en Virginie pour avoir refusé de remettre les registres de comptes au conseil de sécurité de Philadelphie et en 1779, l'un d'entre eux fut emprisonné, accusé d'être un Tory. En apprenant les difficultés auxquelles ses proches étaient confrontés, Jabez Maud Fisher quitta l'Angleterre en mai 1778 mais il ne put les rejoindre car les troupes britanniques venaient de désertier Philadelphie. De guerre lasse, il regagna l'Angleterre en 1779 et mourut à Leeds quelques mois plus tard sans avoir pu revoir les siens. Une partie des journaux de Jabez Maud Fisher furent publiés par Kenneth Morgan en 1992, *An American Quaker in the British Isles, The Travel Journals of Jabez Maud Fisher*. Ils couvrent les deux premières années de son séjour en Grande-Bretagne, de juin 1775 à octobre 1776<sup>13</sup>. On ne peut que s'étonner de la distance impressionnante que le jeune marchand a parcouru en l'espace de seulement seize mois, sillonnant la quasi-totalité de l'Angleterre, la côte est de l'Irlande, le sud de l'Ecosse, l'ouest du Pays de Galles, ainsi que le nord de la France et la Flandre. Son parcours était dicté par des impératifs commerciaux (visite des centres industriels et des grands ports britanniques<sup>14</sup>), religieux (participation à des réunions de Quakers) et esthétiques (excursions pour admirer les paysages romantiques et sublimes de la Région des Lacs, du Peak District, du Pays de Galles et des Highlands d'Ecosse, visites de nombreuses demeures aristocratiques et de leurs jardins paysagers). Enfin, en tant que Quaker, le visiteur a bénéficié d'un réseau exceptionnel de contacts à travers toute la Grande-Bretagne : ses hôtes lui offraient le gîte et le couvert, l'accompagnaient parfois dans ses déplacements et lui permettaient même d'avoir accès à certaines industries.

Elkanah Watson était également originaire de Nouvelle-Angleterre. Né à Plymouth dans le Massachusetts en 1758, il comptait l'un des Pères Pèlerins parmi ses aïeux<sup>15</sup>. En septembre 1779, à l'âge de vingt-et-un ans, il s'embarqua pour la France en qualité de coursier du marchand John Brown et créa sa propre entreprise de commerce à Nantes. En août 1782, pressentant la fin de la guerre, il se rendit en Angleterre pour y créer des liens commerciaux et découvrir le « pays de ses ancêtres ». D'août à septembre 1782, il visita les centres industriels du Nord de l'Angleterre, fréquenta de grands hommes politiques, des scientifiques et des philosophes et fit peindre son portrait par le peintre américain John Singleton Copley<sup>16</sup>. Après la faillite de son entreprise en France, il repartit pour l'Angleterre d'août 1783 à mai 1784. Sa bourse étant vide, il limita ses déplacements, résidant principalement dans la capitale, à l'exception d'une excursion à l'Île de Wight et sur la côte sud de l'Angleterre. De retour aux Etats-Unis, il se lança à nouveau dans le commerce en Caroline du Nord, mais sans succès. En 1788, il contribua à développer la nouvelle ville d'Albany dans l'état de New York, notamment en y fondant une banque. En 1807, il partit pour le Massachusetts afin de se consacrer à l'agriculture. Il créa en 1810 la Société Agricole du Berkshire et organisa la première foire agricole américaine. Il commença la rédaction de son autobiographie dans les années 1820 et mourut en 1842 à l'âge de quatre-vingt cinq ans. Ses mémoires furent achevés par son fils Winslow et publiés en 1856 sous le titre de *Men and Times of the Revolution ; or Memoirs of Elkanah Watson, Including Journals of Travels in Europe and America, from 1777 to 1842, with his Correspondence with Public Men and Reminiscences*

<sup>13</sup> Trois autres journaux existent, non publiés (juin-juillet 1777 et mai-août 1778 = traversée Portsmouth-NY), ainsi que des lettres envoyées à sa famille et à des amis. Ces documents sont conservés à Philadelphie et ne les ayant pas consultés, nous nous baserons sur l'ouvrage de Kenneth Morgan.

<sup>14</sup> Bristol, Birmingham, Manchester, Liverpool, Sheffield, Leeds...

<sup>15</sup> Edward Wilson faisait partie de l'équipage du Mayflower et devint le 3<sup>ème</sup> gouverneur de la colonie de Plymouth.

<sup>16</sup> Voir annexe 1.

*and Incidents of the Revolution*. C'est la source utilisée pour cette étude. Les journaux d'origine ont donc été revus et corrigés par Elkanah Watson lui-même. Ne pouvant tout inclure, l'auteur ne cite que certains passages et en reformule d'autres, son but étant de célébrer les héros de la révolution américaine à travers sa propre histoire.

Examinons à présent le récit de ces voyageurs, en commençant par celui de Jabez Maud Fisher. Jabez Maud Fisher évite avec prudence tout commentaire politique dans ses journaux. Cependant, plusieurs éléments nous permettent d'affirmer que le jeune marchand se perçoit avant tout comme Britannique et qu'il se comporte même dans certains cas comme un Anglais.

Pour commencer, deux courtes allusions à la guerre traduisent sa vision des colonies américaines au sein de l'empire. En qualifiant le conflit avec la Grande-Bretagne de « guerre civile<sup>17</sup> » le 20 juillet 1776, Jabez Maud Fisher montre qu'il ne considère pas l'Angleterre comme une nation étrangère, alors que, depuis le 4 juillet de la même année, les Etats-Unis ont déclaré leur indépendance. Un peu plus tôt dans son séjour, il compare les guerres anglo-écossaises des siècles précédents au conflit anglo-américain et s'insurge contre ces luttes « contre nature » qui dressent « les enfants d'un même royaume » les uns contre les autres<sup>18</sup>. A ses yeux, l'Angleterre et les colonies américaines forment donc un seul et même empire.

D'autre part, Jabez Maud Fisher se sent parfaitement à l'aise en Grande-Bretagne. Tout au long de son séjour, il est accueilli chaleureusement par les Britanniques dont il souligne à plusieurs reprises « l'extrême hospitalité » et la « profusion de gentillesse »<sup>19</sup>. C'est en voyageant dans les régions reculées de l'ouest du Pays de Galles que le visiteur éprouve pour la première fois le sentiment d'être en terre étrangère au milieu de paysages peu accueillants, de routes accidentées et d'habitants qui ne parlent pas anglais<sup>20</sup>. Lorsqu'il débarque en France, ce sentiment d'étrangeté est encore renforcé. Le voyageur reprend à son compte les nombreux stéréotypes véhiculés à l'époque sur les Français. Il critique ainsi les prêtres catholiques « stupides » et leurs « superstitions »<sup>21</sup>. Il déplore les conditions de vie misérables des habitants, dénonce le système judiciaire où tout est contrôlé par le Roi<sup>22</sup>, tourne en dérision la puissance militaire française, et enfin, préfère aux vêtements recherchés et coûteux des habitants ceux des Hollandais, simples et modestes<sup>23</sup>. Comme l'a souligné Linda Colley, l'anticatholicisme et la gallophobie sont des éléments clés de l'identité britannique. En partageant de tels sentiments, Jabez Maud Fisher affirme donc son appartenance à l'empire britannique<sup>24</sup>.

---

<sup>17</sup> *AQBI*, p.229

<sup>18</sup> *AQBI*, p.177.

<sup>19</sup> *AQBI*, p. 236, p.216: « We came to Haverford West without a single Letter, or without the Acquaintance of any one Person, yet such are the kindness and hospitality of the inhabitants of this Island that we were most courteously received by John Lewis [a Quaker minister] and Abram Clibborn [a Dublin merchant]... it was with great difficulty we could this day get away from this place. »

<sup>20</sup> *AQBI*, p.217: « This day impresses me more strongly with the Idea of being in a foreign Land than any since I left my native Country. »

<sup>21</sup> *AQBI*, p.271 : « [we] went to the Mass house, where the silly People and the more silly Priest were running over the superstitious Ceremony. »

<sup>22</sup> *AQBI*, p.274

<sup>23</sup> *AQBI*, p.278

<sup>24</sup> Linda Colley, *Britons, Forging the Nation, 1707-1837*, London, Vintage, 1992, p.5: « [the British national identity] was an invention forged above all by war. Time and time again, war with France brought Britons, whether they hailed

Le visiteur ne tarit pas d'éloges sur l'Angleterre et il exprime son admiration avec force hyperboles, superlatifs et adjectifs plus flatteurs les uns que les autres. Ainsi, les routes autour de la capitale sont « idylliques », les vallées « enchanteresses » et les auberges excellentes<sup>25</sup>. Le marchand est si enthousiaste qu'il peine parfois à trouver de nouveaux adjectifs. Ces répétitions, explique-t-il, reflètent son enchantement:

There are so many fine Places in this Luxuriant and fertile Kingdom that I am at a loss for some new Words to give a Description with. [...] My Journal will be a sad Jumble of Repetition; [...] However it will remind how often enchanting Objects have discovered their Beauties as I have passed along<sup>26</sup>.

Pour le jeune marchand, l'Angleterre est avant tout un modèle économique. Il est tout particulièrement ébloui par les villes industrielles du nord de l'Angleterre, alors en plein essor. Il s'enthousiasme ainsi pour Manchester et son activité incessante :

As a manufacturing Town [Manchester] rises superior to any in the Kingdom, both for the variety of Articles in which they are engaged, and the Value of an enterprising and Oeconomical Spirit which seems to pervade all its inhabitants. The Voice of industry is heard on every hand. [...]The ingenuity of her Artizans is amazing. [...] we daily see some new and very important discovery in facilitating their operations, and in rendering Labour subservient to Contrivance. [...] Whatever Art, whatever ingenuity could invent aided by Taste and Judgement Manchester has effected<sup>27</sup>.

Nous remarquons le même engouement pour les grands ports comme Liverpool, Glasgow ou Plymouth, dont les équipements, l'activité et l'organisation sont sans commune mesure avec ceux des ports américains. Les colonies américaines ne soutiennent évidemment pas la comparaison face à tant de splendeur et de richesses, notamment en ce qui concerne les demeures aristocratiques. En visitant Clumber Hall dans le Nottinghamshire, Jabez Maud Fisher note que les écuries sont dignes d'un palais de gouverneur américain<sup>28</sup>. A ses yeux, l'Angleterre reste également inégalée au sein des Iles britanniques. De l'Ecosse, il ne retient que les rues d'Edimbourg « monstrueusement sales, étroites et très déplaisantes »<sup>29</sup>, les paysages « pauvres, tristes et arides », les champs négligés et les

---

from Wales or Scotland or England, into confrontation with an obviously hostile Other and encouraged them to define themselves collectively against it. They defined themselves as Protestants struggling for survival against the world's foremost Catholic power. They defined themselves against the French as they imagined them to be, superstitious, militarist, decadent and unfree." Voir également Stephen Conway, "From Fellow-Nationals to Foreigners", op.cit., p.196: « The French were the defining counterpoint that gave both English-ness and British-ness meaning in the eighteenth century ».

<sup>25</sup> *AQBI*, p.33

<sup>26</sup> *AQBI*, p.196

<sup>27</sup> *AQBI*, p.236

<sup>28</sup> *AQBI*, p.153

<sup>29</sup> *AQBI*, p.58

habitants crasseux<sup>30</sup>. Le constat n'est guère plus favorable en Irlande où Dublin n'est qu'une pâle imitation de Londres et de ses raffinements<sup>31</sup>. Quant aux Gallois, ils sont dépeints comme des brutes grossières parlant une langue barbare. Il se permet même d'affirmer que certaines lettres de l'alphabet gallois ne lui semblent être d'aucune utilité :

[If the Welsh had entered into Alliance with the English,] their Country would have been more highly cultivated, more populous, and the inhabitants would have long since emerged from that State of Barbarism and Ignorance. [...] Their Language wants much methodizing; it is uncouth in its Sound. The most difficult of all others to pronounce, there are 27 Letters in it, some of which can be of no Use<sup>32</sup>.

Le jeune visiteur porte donc un regard très méprisant sur les autres Britanniques et il se comporte ainsi en véritable Anglais. Il est ironique de constater qu'il use des mêmes qualificatifs désobligeants pour parler des Irlandais, des Ecossais et des Gallois que certains Anglais pour décrire les colons américains<sup>33</sup>.

Enfin, Jabez Maud Fisher considère l'Angleterre comme un modèle culturel. Il porte un grand intérêt aux demeures aristocratiques. En connaisseur, il décrit avec précision leur architecture et détaille la décoration intérieure. Il se pose en homme de goût et en touriste érudit, mettant ainsi à mal le stéréotype du colon américain dénué de tout raffinement. La visite d'une grande demeure s'accompagne naturellement d'une découverte de ses jardins et là encore, le jeune touriste se délecte de voir les fameux jardins paysagers, dont il a parfaitement intégré les principes esthétiques. Il apprécie l'alliance entre l'Art et la Nature, cette nature sauvage recrée artificiellement pour « charmer le Spectateur »<sup>34</sup>. Il imite également les pratiques culturelles de la société élégante de l'époque en partant à la recherche du pittoresque, du beau et du sublime selon des itinéraires touristiques on ne peut plus classiques<sup>35</sup> : dans la vallée de la Wye, il s'extasie devant les ruines de l'abbaye de Tintern<sup>36</sup>, dans le nord du Pays de Galles, il observe non sans frissons les paysages « chaotiques » et « grandioses » du Cadder Idris et du Snowdon qui « provoquent la terreur chez le spectateur »<sup>37</sup> et enfin, il sillonne à deux reprises le Lake District. C'est un véritable touriste pittoresque avant l'heure, puisque William Gilpin ne publiera ses *Observations on the River Wye and the Several Parts of South Wales*

---

<sup>30</sup> *AQBI*, p.76: « Here we bid Scotland a long long Adieu without the least expectation of ever visiting it again, or without a wish ever more to behold its Nakedness, Dirt and Customs. »

<sup>31</sup> *AQBI*, p.168

<sup>32</sup> *AQBI*, pp.228-229

<sup>33</sup> Susan Lindsey Lively, « Rediscovering Britain », op.cit. Stephen Conway, « From Fellow-Nationals to Foreigners », op.cit., p.82. T.H.Breen, « Ideology and Nationalism on the Eve of the American revolution: Revisions Once more in Need of Revising », *The Journal of American History*, June 1997, pp.26-31. Michael J. Rozbicki, « The Cultural Development of the Colonies », in Jack P. Greene and J.R. Pole, eds, *The Blackwell Encyclopedia of the American Revolution*, Oxford, 1991.

<sup>34</sup> *AQBI*, pp.239-240

<sup>35</sup> Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque, Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*, Aldeshot, Scholar Press, 1989, pp.56-64.

<sup>36</sup> *AQBI*, pp.204-207: « This Day's ride for Prospects of the sublime and beautiful exceeds all my others. »

<sup>37</sup> *AQBI*, p.221: « [The Mountains] are dressed in all the horrors that the imagination can suggest and excite the Terror in the Minds of the Spectator. »

qu'en 1782<sup>38</sup>. Pittoresque en effet, puisque le voyageur décrit les paysages à la manière d'un tableau. Ainsi, à Pont Aber Glass Lynn dans le nord du Pays de Galles, il découpe la scène en quatre plans : la cascade à ses pieds, les terres cultivées au centre, de hautes montagnes ceinturant la vallée à l'arrière-plan, et enfin le sommet majestueux du Snowdon à l'horizon. Il clôt sa description en faisant référence à une vraie toile, *Snowdon from Llyn Nantlle* de Richard Wilson:

A more beautiful and romantic Spot cannot be conceived: on one Side the Sea expending to our View a prospect boundless and interminable; on the other the proudest Mountains of Wales rise with Majestic Horror, piercing the Canopy of the Heavens with their pointed, craggy and irregular Summits. Half way up the Sheep and Cattle chequer the Landscape. Here and there a little Cottage, the Residence of some solitary and philosophic Peasant with smoaking Chimney excites our admiration. Above, [...] black Rocks and enormous Stones [appear] in huge Piles ready to roll down on the gaping Traveller [...]. Above all these the Royal Snowdon lifting his exulting Dome [...]. At our feet falls a beautiful Cascade, roaring under a fine Arched Bridge, shaking the Caverns of the Rocks and reverberating with Echo's from the craggy Sides. Of this scene Wilson has made a most inimitable Landscape<sup>39</sup>.

Nous retrouvons là tous les éléments clés du paysage pittoresque, mélange de beau et de sublime : d'une part, une scène pastorale renvoyant à un âge d'or où le fermier-philosophe vit en harmonie avec la nature<sup>40</sup>, de l'autre, des montagnes « horribles » et d'« énormes » rochers qui menacent le voyageur imprudent. Remarquons que le spectateur ne domine pas la scène. Entouré de hautes montagnes, il nous offre un point de vue en contre-plongée, typique de l'époque romantique<sup>41</sup>.

A travers son récit de voyage, Jabez Maud Fisher affirme donc sa loyauté envers la Mère Patrie qu'il prend pour modèle économique et culturel. C'est un Britannique avant tout, mais est-il pour autant un Anglais ? Dans son étude sur les loyalistes en exil à Londres pendant la révolution américaine<sup>42</sup>, Mary Beth Norton a montré que ces derniers avaient abandonné leur terre natale parce qu'ils se sentaient plus britanniques qu'américains. Une fois arrivés en Angleterre, ils se sont néanmoins rendus compte que cette nation leur était étrangère et qu'ils étaient bel et bien américains. La confrontation avec la réalité avait brisé le mythe. En est-il de même pour Jabez Maud Fisher ? Le jeune marchand prend conscience de certaines différences entre les deux pays et sur certains points, considère que sa terre natale surpasse la métropole. Il affirme notamment avec beaucoup de fierté l'incomparable supériorité des paysages américains, plus grandioses et plus sauvages qu'en Grande-Bretagne. D'autre part, il souligne l'immensité des colonies américaines par rapport à l'Angleterre, qui ne représente qu'un point sur la carte du monde et qui pourrait tenir dans un seul des lacs américains<sup>43</sup>. Les saisons en Amérique sont, écrit-il, plus agréables qu'en Angleterre, où le soleil est si

<sup>38</sup> Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque*, op.cit., p.86

<sup>39</sup> *AQBI*, p.223

<sup>40</sup> Malcolm Andrews, *The Search for the Picturesque*, op.cit., pp.5-8

<sup>41</sup> Ibid, p.94

<sup>42</sup> Mary Beth Norton, « The Loyalists' Image of England. Ideal and Reality, » *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*, Vol. 3, No. 2, 1971, p.169.

<sup>43</sup> *AQBI*, p.177: "What a little Spot is England. With a little lean Pony, worn almost out with Grief we ride from the Irish to the German Ocean in a short day. A Kingdom like a dot on the Globe, and hardly magnified by the Reality.



peu présent qu'il le surnomme « son concitoyen<sup>44</sup> ». Enfin, Jabez Maud Fisher émet une critique politique lorsqu'il s'indigne de fraudes électorales pratiquées en Irlande<sup>45</sup>. Cependant, malgré ces quelques remarques, on ne décèle pas de réelle conscience nationale américaine chez le visiteur.

Le récit d'Elkanah Watson présente une toute autre vision. Ce voyageur arrive en Angleterre en août 1782 alors que les négociations pour la paix viennent de débiter. C'est donc en territoire « ennemi » que débarque ce fier « rebelle » américain (pour reprendre ses propres mots)<sup>46</sup>. Contrairement à Jabez Maud Fisher, Elkanah Watson n'hésite pas à afficher sa différence et son désir de rupture avec l'ancienne mère patrie. Certes, Elkanah Watson reconnaît l'existence de liens étroits entre les Etats-Unis et « la vieille Angleterre » qu'il décrit à plusieurs reprises comme « la terre de ses ancêtres<sup>47</sup> ». Lorsqu'il foule le sol anglais, il lui semble même être de retour aux Etats-Unis :

I had been habituated, for the last three years, to the language, manners, and habits of the French and Germans. In a moment, as it were, [...] the whole scene was changed. I everywhere heard my native tongue. I saw the architecture and customs of my country; and even the boys in the streets were engaged in the games of my youth. I felt as if the workings of magic had transported me to America<sup>48</sup>.

Cependant, en écrivant que tout en Angleterre lui rappelle les Etats-Unis, il inverse le rapport et donne l'impression que ce sont les Anglais qui ont imité les Américains.

Qui plus est, si le voyageur est impressionné par la splendeur et l'élégance de la société anglaise, il la trouve néanmoins ridicule, voire grotesque, comme lors de sa visite des bains à Bath:

I looked down from the pump-room into the bath. The heat of the water produced a vapor, which, gathering over the heads of the bathers, partially hid them from view ; but an occasional puff of wind would present to me a most singular and ludicrous spectacle : old and young, matrons and maidens, beaux and priests, all promiscuously wading and splashing in the bath, a band of music the while playing some solemn march or exhilarating dance<sup>49</sup>.

Il observe que le Prince de Galles, héritier du trône, bien qu'élégant et digne en apparence, mène une vie « de débauche et de libertinage », ce qui l'amène à s'interroger sur le destin de l'Angleterre et son déclin probable:

---

And shall this diminutive Spot give Law to the Continent of America, one of whose Lakes would immerse it in its Bowells? Well might the Indignation of America be roused. Well might her Pride startle at the through. Scarse 60 miles across. How is it lost in a view with some of our Provinces. With more propriety we might compare it to one of our Counties.”

<sup>44</sup> *AQBI*, pp.119-120

<sup>45</sup> *AQBI*, p.168: « To such low Practices are the Sons of Britannia and Hibernia descended. Would not American Virtue revolt at the Idea ! Would she not blush at such low devices ! »

<sup>46</sup> *MTR*, p.163.

<sup>47</sup> *MTR*, pp.163 et 164.

<sup>48</sup> *MTR*, p.165

<sup>49</sup> *MTR*, p.199

What destiny awaits this powerful nation ? [...]. All mighty empires have their epochs: savage in their origin; civilized, potent, warlike, luxurious; and finally sinking into decay and imbecility. Is such to be the fate of Britain<sup>50</sup> ?

Elkanah Watson reprend ici l'image, chère aux patriotes américains, d'une Angleterre dépravée face à une Amérique, pure, simple et vertueuse. Le visiteur ne ménage pas ses critiques vis-à-vis du système politique anglais. Il dénonce à plusieurs reprises les « bourgs pourris » qui sont « un outrage à la justice et l'égalité » et la preuve de la « corruption » du système politique anglais<sup>51</sup>. Pour corriger de tels abus et « purifier cette noble nation », il prône un changement radical, une révolution s'il le faut<sup>52</sup>. En 1783, Elkanah Watson est témoin d'une campagne électorale qu'il décrit comme « honteuse » tant il y a de violence et d'outrages, d'intimidations et de corruption dans les deux camps. Il rapporte les propos d'un Français assistant à la scène : « Si c'est cela la liberté, Dieu en préserve mon pays<sup>53</sup> ». Le point de vue est bien évidemment orienté et à travers ses mémoires, le voyageur justifie la révolte des colonies. Elkanah Watson est tout aussi sévère à l'égard de la religion anglicane. Le fait qu'elle soit imposée comme « religion politique nationale » est selon lui un « abus intolérable<sup>54</sup> ».

Enfin, le visiteur appelle ses concitoyens à se détacher des manières anglaises « gauches, froides et distantes<sup>55</sup> ». Afin de rejeter cet héritage, quel meilleur choix que de se tourner vers la France, l'ennemi de toujours ? Plus qu'un modèle, la France est pour Elkanah Watson une deuxième patrie. Alors qu'il quitte définitivement le Vieux Monde en août 1784, il dit regretter la France davantage que l'Angleterre :

Although it was impossible to contemplate England, the home of my ancestors, in which I had found much to admire, and had left many valued friends, without interest and emotion ; yet, I frankly confess, my sensations were warmer and deeper, as I viewed the hospitable shore of happy, bright, joyous France<sup>56</sup>.

Une fois cette prise de distance amorcée, le voyageur peut afficher fièrement son identité américaine. Il revendique haut et fort son statut de rebelle, à tel point que Benjamin Franklin lui conseille de reporter son voyage en 1782. Bien que nullement rassuré en arrivant en territoire ennemi, il ne peut s'empêcher de s'enorgueillir de la revanche de son pays sur la fière Angleterre, de ces colonies qui ont fait capituler deux armées britanniques<sup>57</sup>. Le discours de Georges III au

---

<sup>50</sup> MTR, p.202

<sup>51</sup> MTR, p.200

<sup>52</sup> MTR, p.216 : « What an outrage upon common sense, as well as political justice and equality ! Such incongruities demand a radical change; a revolution, if need be [...]. If abuses such as these cannot be corrected by pacific means, to purge and purify this noble nation, a temporary sacrifice must be made for the welfare of millions yet unborn. »

<sup>53</sup> MTR, p.218

<sup>54</sup> MTR, p.192

<sup>55</sup> MTR, pp.168-169: "The manners of the ladies of England and America are cold, distant, and forbidding, when contrasted with the airy and animated carriage of the females of France. In gracefulness and elegance of manners, the ladies of France incomparably surpass those of England and America."

<sup>56</sup> MTR, p.269

<sup>57</sup> MTR, p.166 : « I felt apprehensive in an enemy's country [...]. I confess, that I could not divest myself of apprehension, standing alone upon the soil of that country, which for seven long years had torn my native land at every









